

*Regards croisés sur la presse francophone en Espagne et la
presse hispanophone en France (XVIII^e-XX^e siècles).*
Diana Cooper-Richet, éditrice scientifique

La presse de l'exil chilien : l'exemple de la revue *Araucaria de Chile* (1978-1989)

Melina CARIZ

Université Sorbonne-Nouvelle Paris 3

melinacariz@gmail.com

Resumen

Este artículo, de tipo descriptivo, es una presentación de la revista *Araucaria de Chile* y de su contexto de aparición. Símbolo de la resistencia cultural a la dictadura de Pinochet, es publicada en español y circula en cuarenta países. Verdadero fenómeno de masas a pesar de sus condiciones limitadas, *Araucaria* se basa en una solidaridad y un voluntarismo notables. Revista cultural plural, garante de la producción artística chilena de la época, se caracteriza por su apertura a los diferentes campos de las ciencias humanas. Territorio virtual de libertad de expresión, aquella revista chilena concebida para el lector chileno halló, sin embargo, un eco internacional considerable.

Palabras clave: Chile. Francia. España. Exiliados. Dictadura. Solidaridad.

Abstract

This article, descriptive, is an introduction to *Araucaria de Chile*, a review in Spanish, printed in Spain, edited in Paris, from 1978 to 1989 by Chilean exiles. *Araucaria de Chile* symbolized the cultural resistance to Pinochet's dictatorship, it circulated in about forty countries. Numerous volunteers helped *Araucaria de Chile* to become, in difficult conditions, a widely spread periodical. This cultural review, reflected the artistic production of the time in Chile. It was open to the different fields of the human sciences. Although it was designed for a Chilean readership, it became known on an international level.

Keywords: Chile. France. Spain. Exiles. Dictatorship. Solidarity.

Résumé

Cet article, de type descriptif, est une présentation de la revue *Araucaria de Chile* et du contexte de sa naissance. Symbole de la résistance culturelle à la dictature de Pinochet, elle est imprimée à Madrid, son Comité de rédaction se réunit à Paris. Elle circule dans une qua-

* Artículo recibido el 14/03/2019, aceptado el 28/10/2019.

rantaine de pays. Véritable phénomène de masse malgré les difficultés qu'elle connaît, *Araucaria* repose sur une solidarité et un volontarisme remarquables. Revue culturelle plurielle, garante de la production artistique chilienne de l'époque, elle se caractérise par son ouverture aux différents champs des sciences humaines. Territoire virtuel de liberté d'expression, cette revue chilienne conçue pour le lecteur chilien n'en a pas moins rencontré un écho international considérable.

Mots clé : Chili. France. Espagne. Exilés. Dictature. Solidarité.

*Pero yo amo hasta las raíces
de mi pequeño país frío.
Si tuviera que morir mil veces
allí quiero morir:
si tuviera que nacer mil veces
allí quiero nacer,
cerca de la araucaria salvaje [...]*

Pablo Neruda, «Que despierte el leñador»,
VI, *Canto general*

0. Introduction

L'*Araucaria* est ce pin majestueux millénaire qui pousse dans le sud du Chili, en Araucanie, terre des indiens mapuche, appelés aussi araucans. C'est dire si le choix de ce nom pour une revue née en Europe signifiait à la fois une volonté d'enracinement pour les exilés chiliens, et une aspiration à accueillir dans ses feuilles des contributions et des idées extérieures : « Comme l'araucaria, [la revue *Araucaria de Chile*] veut s'installer dans l'humus de la terre native, pour s'enraciner dans le sol de la culture patriotique, ouverte aux vents et courants universels »¹ (Orellana, 2011a : en ligne).

Revue pluridisciplinaire, *Araucaria de Chile* paraît sans interruption pendant douze ans, de 1978 à 1989, comptant au total 48 numéros. Dans la période de son plus grand essor, elle est régulièrement distribuée dans 37 pays, et circule dans plus de 50 pays, y compris au Chili clandestinement. La revue n'est donc pas circonscrite au territoire français. La rédaction siège à Paris jusqu'en 1984, lorsqu'elle est transférée à Madrid, où, depuis ses débuts, on l'imprimait, et on organisait sa distribution (Orellana, 2000-2014 : en ligne). Bien qu'éditée en France et diffusée dans des pays non

¹ Tous les extraits des ouvrages en espagnol (Le programme de l'Unité Populaire et les ouvrages d'Orellana) cités dans cet article sont traduits par nos soins.

hispanophones – à l’exception de l’Espagne –, la revue *Araucaria* sera toujours publiée en espagnol.

Il faut souligner le succès et l’abondance de revues culturelles produites par les exilés chiliens² (Río, 1996 : 7 ; Prognon, 2008 : 208). Rappelons qu’une revue est une « publication périodique, le plus souvent mensuelle ou trimestrielle, brochée, qui présente généralement un bilan de la période écoulée dans un domaine particulier » (*Trésor de la Langue française informatisé*). Dans le cas d’*Araucaria*, il s’agissait d’une revue trimestrielle qui réunissait des collaborations d’intellectuels de différents domaines, sur la situation vécue par les Chiliens lors des années de dictature. Parmi la myriade de revues de l’exil chilien publiées en France et en Europe, quelle est la particularité d’*Araucaria de Chile* ? Sur quoi repose sa singularité ? Nous tenterons de répondre à ces questions notamment à partir du témoignage de Carlos Orellana, son éditeur.

Pour mieux comprendre la place qu’*Araucaria* occupe dans la culture de l’exil chilien, nous rappellerons dans un premier temps le contexte politique et social de sa création, nous nous intéresserons ensuite aux acteurs de cette revue, pour proposer enfin une description de ses traits caractéristiques à la lumière d’autres exemples de publications de l’exil chilien.

1. De l’Unité Populaire à la culture chilienne de l’exil

1.1. La révolution culturelle du Gouvernement populaire

Durant les mille jours du gouvernement de l’Unité populaire du Président Salvador Allende a eu lieu une véritable révolution culturelle. Le paragraphe « Culture et éducation » du Programme de l’Unité populaire témoigne de la priorité que le gouvernement souhaitait donner à la culture et l’éducation dans un pays où l’analphabétisme était extrêmement répandu. Les ravages du capitalisme à travers la commercialisation de l’accès à l’art, ainsi que son rôle dans les déformations et colonisations culturelles sont dénoncés, au profit d’un nouveau rôle de l’État dans l’éducation et l’épanouissement du citoyen :

Une culture nouvelle pour la société

[...] Les profondes transformations qui seront engagées requièrent un peuple socialement conscient et solidaire, éduqué pour exercer et défendre son pouvoir politique, apte scientifiquement et techniquement à développer l’économie de transition vers le socialisme et ouvert massivement à la création et à la réception des plus diverses manifestations de l’art et de

² Luis del Río (1996) parle de « micro-presse », de « micro-média » développés par les exilés chiliens dans une première étape de résistance culturelle. Il s’agit de « l’ensemble des supports de diffusion non massifs tels que les journaux de quartier, d’association, revues de poésie, radios locales, radio d’une communauté donnée ou tout moyen d’information dirigé vers un micro-univers social », *Araucaria*, qui bénéficiait d’une diffusion massive, ne peut donc pas être qualifiée de « micro-média ».

l'intelligence [...]. Le nouvel État veillera à l'incorporation des masses à l'activité intellectuelle et artistique, tant à travers un système éducatif radicalement transformé, comme à travers l'établissement d'un système national de culture populaire (*Programa de la Unidad Popular* : en ligne).

La gratuité de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur et l'ouverture de cursus universitaires pour les ouvriers furent les mesures les plus représentatives de cette importance accrue accordée à l'éducation. En 1972, les dépenses en matière d'éducation atteignaient 7,2 % du PIB. Dès la première année de gouvernement populaire, la scolarisation des enfants de 6 à 14 ans était de 94 %. On créa, par ailleurs, le Programme expérimental de remise à niveau primaire pour les ouvriers. L'accord entre la Centrale unique des travailleurs (CUT)³ et l'Université Technique de l'État (UTE), dirigée par le recteur Enrique Kirberg de 1968 à 1973, fut à l'origine d'un système d'éducation qui permit aux ouvriers d'accéder à une formation universitaire. L'alphabétisation de 20 000 personnes au cours de la seule année 1971 est révélatrice de cette ambitieuse politique éducative (Corvalán, 2003 : 26-27).

Cette volonté de démocratisation du savoir peut également être illustrée par la politique culturelle du Gouvernement populaire. Une politique d'édition est mise en place avec la nationalisation de l'entreprise Zig-Zag transformée en maison d'édition d'État sous le nom mapuche de Quimantú (composé des mots *quim*, le savoir, et *antú*, le soleil), elle publie en deux ans, plus de douze millions d'exemplaires d'œuvres de littérature nationale et universelle. Elle proposait notamment une collection de mini-livres, *Quimantú para todos*, qui coûtaient le prix symbolique d'un paquet de cigarettes (Corvalán, 2003 : 30).

Comme en ce qui concerne l'édition, le travail et la place des artistes dans la société, notamment à travers le rôle des universités, sont valorisés :

Cette politique culturelle s'est élaborée en lien avec les universités, considérées comme les creusets naturels de l'art et de la culture et elle a été rendue possible par le fait qu'au Chili plus de la moitié des créateurs – qu'ils soient compositeurs, chanteurs, musiciens, peintres, acteurs – étaient des universitaires. [...] Inéluctablement, les créateurs s'intégraient au combat politique ; les artistes contribuaient à la conceptualisation de cet art collectif et populaire qui s'exprimait dans la rue, à l'usine et lors des manifestations (Prognon, 2008 : 207).

Les secteurs du théâtre, de la musique, du cinéma et des arts plastiques connaissent un développement spectaculaire : l'accord CUT-UTE facilite la tournée du *Teatro nuevo popular* dans des zones éloignées et marginales ; des représentants de la Nouvelle chanson chilienne, comme les compositeurs-interprètes Victor Jara et Isabel

³ La CUT fut la principale centrale syndicale du Chili entre 1953 et 1973.

Parra, travaillent en tant que fonctionnaires de l'UTE⁴, les Jeunesses communistes créent le label discographique DICAP qui édite des milliers de disques de la *Nueva canción chilena* et d'artistes latino-américains (Corvalán, 2003 : 31).

Il est donc assez aisé de comprendre pourquoi de si nombreux artistes et intellectuels s'étaient engagés corps et âme dans ce projet politique. Carlos Orellana, qui sera plus tard éditeur de la revue *Araucaria*, à l'époque libraire-éditeur de l'UTE, décrit ainsi l'activité de l'Université pendant les années de gouvernement d'Allende :

C'était, en plus, un centre d'activité effervescente, vitale, où régnait toujours un climat d'application au travail, d'initiative et de joie. [...] Mais ce qui est indéniable, c'est l'énorme impact que tout cela produisait dans la conscience des jeunes. Je n'ai moi-même pas le souvenir d'avoir ressenti, à une autre période antérieure (et postérieure) de ma vie, une telle sensation de plénitude spirituelle, de ferveur plaisante vis-à-vis de ce que je faisais et de ce que je voyais autour de moi (Orellana, 2011a : en ligne).

Ces mêmes intellectuels, qui se trouvaient au cœur de cette révolution culturelle se verront persécutés et contraints à l'exil.

1.2.L'exode massif des intellectuels et militants

Le 11 septembre 1973, une junte militaire dirigée par le général Augusto Pinochet renverse le gouvernement de l'Unité populaire. L'éclosion culturelle qu'avait connue le pays prend fin brutalement, ses représentants symboliques disparaissent également : le Président Salvador Allende se donne la mort le jour du coup d'Etat, le poète Pablo Neruda meurt le 23 septembre. Et l'obscurité s'abat sur le pays. Orellana décrit son 11 septembre dans le premier chapitre de son ouvrage, dans l'enceinte de l'UTE, assaillie par les militaires. C'est en ces termes qu'il fait le bilan du travail mené au sein de l'Université, brutalement interrompu par le coup d'état :

Concernant l'Université elle-même, ses structures et ses contenus, tous les progrès réalisés en cinq ans de Réforme furent réduits à néant d'un coup. L'enseignement pour travailleurs – activité dans laquelle l'Université était pionnière : six mille travailleurs étudiaient dans ses différentes écoles – disparut. On supprima les 24 Instituts Technologiques qui fonctionnaient dans tout le pays, ce qui signifia la perte immédiate des droits d'inscription pour presque onze mille étudiants. Deux mille autres furent expulsés des autres cursus [...]. Environ mille enseignants et agents administratifs furent licenciés.

⁴ L'UTE fut un foyer d'éclosion créative artistique pendant l'Unité populaire. Le groupe musical Inti-illimani, par exemple, est né en son sein (Orellana, 2011 : en ligne).

Rien que dans le Secrétariat d'Extension et Communications, on supprima les postes de plus de deux cent fonctionnaires, ce qui engendra la disparition d'un des centres les plus actifs et dynamiques de l'Université. C'est là que travaillaient Quilapayún, Inti Illimani, Victor Jara ; c'est là qu'on éditait une des meilleures revues universitaires chiliennes ; on organisait des universités d'été qui assuraient des cours à plus de quarante mille personnes dans les sièges régionaux qui fonctionnaient d'Arica à Punta Arenas. Le Secrétariat regroupait d'autres ensembles artistiques : le théâtre Teknos, la Camerata ; il y avait une maison d'édition, un département de cinéma, on préparait le lancement de la chaîne 11 de télévision (Orellana, 2011a : en ligne).

L'arrêt soudain de l'effervescente activité de l'UTE est représentative du phénomène appelé *apagón* culturel – terme renvoyant littéralement à l'idée de coupure d'électricité, de panne de courant –, formule désignant la situation de décadence culturelle imposée par le régime militaire. Orellana (2011a : en ligne) parle de « situation globale de bâillement et de décadence dans le domaine de la culture du pays », c'est-à-dire : interruption de projets culturels, fermeture des universités, et plus généralement censure dans tous les domaines par la junte militaire. On estime à 30 % le nombre de chercheurs ayant quitté le Chili en janvier 1974, et à 60 % le nombre d'enseignants en sciences sociales et humaines ayant perdu leur emploi en 1975 (Prognon, 2008 : 208).

Il est important de prendre en compte cette stratégie de la dictature pour comprendre le profil des très nombreux exilés, intellectuels et professionnels. Ils se distinguent des autres migrations politiques par leur composition socio-professionnelle : ce sont de jeunes actifs entre 20 et 50 ans, éduqués et politiquement engagés, ils sont cadres avec une faible proportion d'ouvriers (Prognon, s. d. : en ligne). Bolzman (2002 : en ligne) voit, également, dans cet exode massif un « phénomène inédit dans l'histoire du pays », non seulement en raison de la composition socio-professionnelle des exilés, mais aussi au regard de l'histoire de l'émigration chilienne en général. En effet, les conditions de départ – une violence extrême déployée contre des opposants politiques –, les lieux de destination – c'est la première fois que les exilés chiliens quittent le continent latino-américain –, ainsi que le nombre de personnes touchées – un million de Chiliens, soit 10 % de la population chilienne de l'époque, auraient quitté le pays entre 1973 et 1977 –, sont sans précédent.

C'est donc à une fuite massive des cerveaux qu'on assiste pendant les années 70. Les militants politiques risquaient leurs vies en restant dans le pays, et les intellectuels et professionnels de la culture ne pouvaient pas s'épanouir dans l'atmosphère intellectuelle suffocante de la dictature :

Ce ne fut ni par opportunisme, ni par frivolité que des centaines de personnes liées virtuellement à tous les domaines de la création culturelle abandonnèrent le pays. La majorité se vit obligée à le faire soit parce qu'elle fuyait l'état de siège répressif, soit parce qu'elle était privée de ses sources d'emploi avec l'intervention militaire des universités et la fermeture de nombreux de leurs centres artistiques et académiques. Nombreux aussi furent ceux qui partirent, bien qu'ils ne fussent pas poursuivis, simplement parce qu'ils ne supportaient pas l'atmosphère intellectuelle et spirituelle qui se fit intolérable. C'est ainsi que parmi les dizaines de milliers de compatriotes qui se répartirent dans le monde, un contingent significatif était constitué d'écrivains, d'artistes plasticiens, de musiciens, de professionnels du théâtre et du cinéma, d'hommes de science, d'universitaires des plus diverses disciplines (Orellana, 2011a : en ligne).

1.3. La culture chilienne de l'exil

L'exil va engendrer une production culturelle considérable, qui fait suite, d'une certaine façon, à la révolution culturelle qui avait lieu sous l'Unité populaire. En effet, l'élan artistique et culturel qui s'est poursuivi chez les exilés, dans leurs pays d'accueil, fut aussi une forme de réponse à ce musellement culturel voulu par la dictature. « Parallèlement à la répression politique et policière, le pays souffrait d'une dépression intense de la vie culturelle » (Orellana, 2011a : en ligne) : c'est à ce terrible constat qu'a voulu répliquer l'éditorial du premier numéro de la revue *Araucaria de Chile* :

Au Chili tout le monde parle aujourd'hui de la « panne culturelle ». En effet, la Junte préfère, dans les domaines de la littérature et de l'art, et de toutes les expressions de la pensée, les vertus hygiéniques du silence et du black-out. On ne peut pas couper la langue à tout un pays. On ne peut pas empêcher de penser, d'écrire, de peindre, de chanter. [...] Araucaria vient servir l'idée de l'unité de la culture nationale et montre qu'elle reste toujours en vigueur malgré le fascisme. [...] Araucaria aspire à devenir une expression exigeante et unificatrice des intellectuels chiliens d'avant-garde vivant à l'intérieur et à l'extérieur des frontières du pays. [...] La revue essayera de contribuer au développement de la continuité du processus intellectuel chilien. Face à la « panne culturelle », il faut allumer toutes les lumières (*Araucaria*, 1978 : 5-6).

Cet éditorial présente explicitement la culture comme pouvant être une forme de résistance : « La culture comme chapitre de la lutte politique » (Orellana, 2011a :

en ligne). Le travail des exilés au sein de la revue constitue un relais de cette culture censurée par la dictature.

Araucaria n'est que l'un des nombreux périodiques publiés par les exilés chiliens. Les revues n'étant qu'une infime partie du phénomène, vaste et vigoureux, que fut la culture chilienne de l'exil :

Jamais le rayonnement extérieur du pays n'atteint comme alors une telle résonance planétaire, grâce à l'œuvre développée dans une trentaine de pays par des cinéastes, des musiciens, des peintres, des écrivains, des universitaires et des cadres qualifiés dans les champs les plus divers de la production culturelle (Orellana, 2000-2014 : en ligne).

Dans une volonté d'affronter l'adversité de façon positive à travers la créativité, l'analyse, le débat, le savoir, et en évitant de s'abandonner à l'auto-compassion et à la nostalgie, les exilés chiliens vont assurer la publication en espagnol d'un nombre considérable de revues dans leur pays d'accueil. Orellana souligne certains des facteurs explicatifs de cette éclosion culturelle chilienne en exil :

Un puissant contingent de chiliens apparut ainsi dans le monde du travail culturel. Ils démontraient, chacun dans leur domaine, une singulière créativité. Beaucoup d'entre eux n'avaient pas pu, lors des brèves années de l'Unité Populaire, développer leur potentiel créatif. Ils le faisaient maintenant, et ce, grâce à différents facteurs : la simple réaction naturelle après l'effet du choc provoqué par le coup d'état, et la multiplication d'interrogations concernant ses causes et ses effets qui en découlait ; les bénéfices pour le mûrissement intellectuel qu'offre l'éloignement physique du pays ; les meilleures conditions d'épanouissement dans leurs aires professionnelles respectives que beaucoup réussirent à obtenir, et même, une plus grande disponibilité compte tenu du temps libre. (Orellana, 2011a : en ligne).

Parmi ces exilés se trouvaient ceux qui participeront à l'aventure de l'*Araucaria*.

2. Les acteurs de la revue

2.1. L'équipe de rédaction

La réunion constitutive de la revue s'est tenue à Rome – point de convergence idéal pour les exilés chiliens dispersés en Europe. La provenance des différents membres fondateurs, qui s'y sont rendus, est à l'image de l'extension géographique de la diaspora : l'écrivain et dirigeant communiste Volodia Teitelboim venait de Moscou, le poète Omar Lara de Bucarest, le critique littéraire Hernán Loyola de Hongrie, le professeur et poète Sergio Muñoz Riveros de Hollande, et Carlos Orellana de

France. Seuls Agustín Olavarría, artiste plasticien, et Héctor Pinochet, écrivain, se trouvaient en Italie. Ce comité s'accorda sur les idées matrices et sur le nom de la revue. En raison de l'éloignement géographique, à l'exception du directeur, Volodia Teitelboim, et du secrétaire de rédaction, Carlos Orellana, nommés à cette occasion, il ne fut pas possible pour les autres membres d'intégrer cet hypothétique comité de rédaction. Ils furent, cependant, des collaborateurs réguliers de la revue.

À Paris, l'équipe de rédaction fut recomposée avec Eugenia Neves, professeur de littérature ; Soledad Bianchi, critique de littérature ; Luis Bocaz, professeur et essayiste ; Carlos Martínez, architecte ; Osvaldo Fernández, philosophe de formation, enseignant à l'Université de Paris X Nanterre, et Luis Alberto Mansilla, écrivain et journaliste du quotidien *El Siglo*. A partir du numéro 8 de la revue, l'économiste Alberto Martínez, alors enseignant à l'Université de Reims, intègre l'équipe. Cette équipe, par sa formation professionnelle hétérogène et de qualité, permet de donner à *Araucaria* la physionomie espérée : celle d'une revue à la fois politique, littéraire, philosophique, journalistique et, de façon générale, tournée vers l'ensemble des sciences sociales et dont l'axe fédérateur est le Chili (Orellana, 2011a : en ligne).

Le comité de rédaction se modifia au gré des arrivées et des départs des exilés, il accueillit également le sismologue Armando Cisternas, le poète Julio Moncada, ou encore le journaliste Leonardo Cáceres.

2.2. Les collaborateurs

Face à l'impossibilité de jouir d'un organisme de travail régulier et efficace, le comité de rédaction assumait peu à peu un rôle davantage consultatif et protocolaire, tout en s'ouvrant à d'autres collaborateurs réguliers résidant dans des pays plus ou moins éloignés. Ce fut le cas de Pedro Bravo Elizondo et Jaime Concha, universitaires, critiques et essayistes, enseignant dans des universités aux États-Unis, de Guillermo Quiñones, poète et critique, enseignant de littérature en RDA. Orellana cite en outre la journaliste Virginia Vidal et le journaliste et écrivain José Miguel Varas, qui jouèrent un rôle essentiel dans la revue. Parmi les collaborateurs précieux que comptait la revue on trouve de nombreux enseignants : Fernando Moreno, professeur à l'Université de Poitiers ; Bernardo Subercaseaux, professeur de littérature latino-américaine à l'Université d'Harvard ; Juan Armando Epple, poète et professeur de littérature latino-américaine à l'Université d'Oregon aux États-Unis ; Carlos Ossandón, professeur de philosophie, et Carlos Cerda, professeur de philosophie et écrivain.

On peut également citer des hommes de lettres : Luis Enrique Délano, écrivain, poète, journaliste, diplomate, professeur de littérature anglo-saxonne jusqu'en 1970 à l'Université de Santiago du Chili ; Miguel Rojas Mix, écrivain et historien ; Jorge Díaz, écrivain, journaliste et diplomate ; Claudio Giaconi, écrivain ; Raúl Zurita, poète, ingénieur de formation ; Federico Schopf, poète, essayiste et professeur ; Humberto Díaz-Casanueva, poète, diplomate et éducateur, ainsi qu'Alfonso Cal-

derón, poète, romancier, essayiste et critique. La revue comptait aussi un noyau de collaboratrices régulières, telles Cecilia Salinas, essayiste, historienne de formation ; Olga Poblete, féministe et professeur d'histoire à l'Université du Chili ; Eugenia Echeverría, poète, auteure de contes et journaliste ; Margarita Aguirre, écrivain, critique et biographe de Neruda, et Marta Harnecker, sociologue et écrivain. D'autres noms issus de la sphère politique sont à retenir pour leur collaboration assidue : Rafael Agustín Gumucio, avocat et homme politique de la gauche chrétienne ; Radomiro Tomic, homme politique démocrate-chrétien ; Clodomiro Almeyda, homme politique dirigeant du Parti socialiste. Des artistes, comme les artistes peintres José Balmes et Guillermo Núñez, Rubén Sotoconil, acteur, directeur et dramaturge, collaborèrent à la revue. Enfin Gonzalo Arroyo, jésuite, ingénieur agronome et économiste, clôt cette liste en confirmant ainsi la diversité de ses contributeurs.

Il faut souligner trois caractéristiques communes à tous ces collaborateurs : ils étaient tous des experts dans leurs domaines respectifs avant le coup d'Etat, tous avaient soutenu le Gouvernement populaire, et leur talent fut confirmé par les carrières qu'ils menèrent pendant la dictature et après le retour de la démocratie. Une grande partie des exilés chiliens, en particulier ceux arrivés dans la première période d'exil (Gaillard, 1997 : 47), appartenait aux classes moyenne et supérieure et possédait un niveau d'éducation élevé même si on trouvait aussi parmi eux de nombreux ouvriers ou employés (Prognon, s. d. : en ligne ; Gaillard, 1997 : 46-51), dont il est peu question ici. Notre article, décrivant la production et la rédaction d'une revue, se centre par conséquent sur des représentants de l'exil chilien justifiant d'un niveau d'éducation important et issus en général de catégories socio-professionnelles plutôt aisées – les périodes d'exil suivantes verraient l'arrivée d'une quantité plus importante d'ouvriers et employés (Gaillard, 1997 : 50).

Au cours des dernières années de la revue, alors qu'il s'agissait de chercher des appuis au Chili : l'écrivain Hernán Soto ainsi que les journalistes Pamela Jiles et Ligeia Balladares entrèrent dans l'équipe. On trouve également dans la revue la signature d'écrivains chiliens connus, certains avant, d'autres après la dictature, comme Francisco Coloane, Antonio Skármeta, Volodia Teitelboim – *Araucaria* fut témoin des débuts en tant qu'écrivain du directeur de la revue –, Isabel Allende, Ariel Dorfman, Armando Uribe Arce, Patricio Manns, ou Juvencio Valle. De grands noms de la littérature latino-américaine collaborèrent à la revue et contribuent au prestige de son image : Gabriel García Márquez (Colombie), Julio Cortázar (Argentine), Rafael Alberti (Espagne), Ernesto Cardenal (Nicaragua), Mario Benedetti et Eduardo Galeano (Uruguay), Ernesto Sábato (Argentine), Carlos Fuentes (Mexique).

Fernando Orellana, fils de l'éditeur de la revue, fut chargé du design graphique à partir du deuxième numéro. La conception graphique du premier numéro avait été réalisée gratuitement par Guillermo Tejada, artiste et graphiste, qui réalisa en plus le logo de la revue. La partie production et distribution de la revue se déroulait à

Madrid. *Araucaria* travaillait avec l'imprimerie Grafi 5, dont les associés, qui avaient connu la guerre civile espagnole, étaient devenus des amis de la revue, concédant des rabais aux exilés chiliens. La revue était imprimée grâce aux techniques classiques de l'époque, par photocomposition notamment⁵. La revue comptait en outre, à Madrid, un salarié chargé de la direction administrative, commerciale, de distribution et de publicité. Trois personnes se sont succédé à ce poste, Carlos Nahum au début, Marcos Suzarte pendant presque dix ans, et Mauricio Decap les deux dernières années. Marcos Suzarte, instituteur de formation, militant communiste, occupe ce poste à partir de juin 1980. Son rôle était de vendre la revue – il s'agissait concrètement d'augmenter le nombre d'abonnés –, d'assurer sa promotion – à travers la confection et distribution de tracts, d'organisation de soirées de lancement et d'activités culturelles, et du développement de relations publiques –, et de la distribuer ; l'objectif visé étant l'auto-financement de la revue. La revue était distribuée dans une quarantaine de pays par courrier. Le responsable administratif s'appuyait sur un secrétaire, chilien également, salarié à mi-temps de la revue.

2.3. Un réseau solidaire

Les années de la revue *Araucaria* à Paris sont liées à la période d'apogée de l'activité politique de l'exil chilien en France, mais aussi de la solidarité française.

Le succès de la revue repose en grande partie sur le volontarisme et l'abnégation – caractéristiques des exilés chiliens de l'époque – des membres de l'équipe de rédaction, des collaborateurs, et des militants anonymes en général. L'engagement dont faisaient preuve les exilés était le prolongement de celui qu'ils pratiquaient pendant la période de l'Unité populaire, pendant laquelle l'itinéraire personnel se confondait avec une histoire collective à travers l'activité syndicale et politique (Prognon, 2011 : en ligne). Le drame qu'ont représenté pour eux la déroute de l'UP et l'exil a décuplé cet activisme qui s'est, notamment, canalisé dans la promotion de la revue, avec pour objectif de rendre réversible, au plus vite, la situation au Chili (Bolzman, 2002 : en ligne).

L'infrastructure humaine de la revue était presque inexistante : à part les trois premiers mois pendant lesquels la revue bénéficiait d'une secrétaire, pendant les douze années suivantes, *Araucaria* fonctionnait grâce à deux personnes salariées – l'éditeur, Orellana, et le responsable administratif –, à la centaine de collaborateurs bénévoles – « Les artistes plasticiens ne furent pas les seuls à offrir leur travail gratuitement. Jamais aucun de ceux qui écrivaient pour la revue ne toucha une seule pièce. » (Orellana: 2011 : en ligne) –, ainsi qu'à un réseau de centaines de personnes qui assuraient gratuitement la distribution de la revue⁶ :

⁵ Ces informations concernant le travail d'impression et de diffusion effectué à Madrid ont été recueillies lors d'un entretien téléphonique que Marcos Suzarte a eu l'amabilité de nous accorder.

⁶ Orellana salue particulièrement l'action clandestine en faveur de la revue des compatriotes restés au Chili.

[...] ils permirent que la revue soit une réalité vivante dans des dizaines de pays, parce qu'ils mirent leur temps, leur énergie et leur enthousiasme au service de toutes les tâches qui survenaient au moment de l'organisation de la distribution, la vente et l'encaissement des exemplaires de la revue (Orellana, 2011a : en ligne).

En effet, une fois imprimés à Madrid, les exemplaires étaient envoyés dans les différentes villes européennes où les attendaient les militants, qui après avoir acheté leur propre exemplaire, les distribuaient dans leur entourage et lors d'activités culturelles. Le rôle du Parti communiste fut essentiel dans l'aventure de la revue : les membres du comité de rédaction, les collaborateurs et les militants assurant la distribution, étaient tous liés au PC :

[Le PC] n'a pas lésiné [...] sur les moyens financiers et l'effort humain de ses adhérents, car ce fut le soutien que fournit son infrastructure organique dans chaque pays où elle existait, qui permit à la revue de circuler dans des conditions que l'on peut qualifier d'exceptionnelles (Orellana, 2011a : en ligne).

Le financement par le Parti communiste chilien consistait à payer les deux salariés de la revue, grâce aux ventes de la revue essentiellement. Mais les militants exilés organisaient continuellement des activités culturelles dont les recettes étaient envoyées à la trésorerie du Parti en exil, à Moscou, où était alors organisée la redistribution financière. Le Parti communiste de l'Union soviétique prêtait un soutien matériel en facilitant l'achat des billets d'avion, sur la compagnie nationale, aux militants devant se déplacer. C'est ainsi qu'au début, le directeur de la revue, Volodia Teitelboim, se déplaçait de Moscou à Paris tous les trois mois – périodicité de la revue –, pour superviser la préparation du prochain numéro. Orellana rappelle le manque de moyens matériels : pas de photocopieuse, seulement une vieille machine à écrire qui fut remplacée la dernière année par une machine à écrire électronique donnée par un ami de la revue. Il n'y a jamais eu non plus de correcteur officiel. Malgré ces conditions précaires, il faut rappeler qu'il y eut deux éditions du premier numéro d'*Araucaria* : la première à 4000 exemplaires – rapidement écoulés –, puis la deuxième à 6000 (Orellana, 2011b : en ligne). Le tirage moyen des numéros suivants était de 7000 exemplaires⁷.

Araucaria était un phénomène de masse basé sur la solidarité du pays d'accueil, autre pilier de la revue :

A compter du 11 septembre 1973, la France accueille environ 15000 ressortissants chiliens vis à vis desquels elle fait preuve d'un ressort extraordinaire. L'engouement de la génération post soixante-huit pour l'expérience de l'Unité populaire et les

⁷ D'après le témoignage de Marcos Suzarte.

mythes révolutionnaires, la recomposition d'une gauche française lancée à la conquête du pouvoir ou encore la forte médiatisation des événements au Chili sont autant de facteurs qui vont déterminer les politiques mises en place pour recevoir cette population. [...] Les exilés chiliens [...] ont été accueillis dans des conditions très favorables, bénéficiant d'une solidarité exceptionnelle (Prognon, s. d. : en ligne).

Le rôle du Parti communiste français est essentiel dans le soutien matériel de l'aventure *Araucaria*. C'est le journal l'*Humanité* qui permet l'obtention de locaux pour la rédaction. Les exilés chiliens commencent par demander ponctuellement au journaliste Antonio Acquaviva, responsable Amérique Latine à l'*Humanité*, de leur faciliter l'accès à son bureau au siège du journal. Après le renouvellement de leur demande, il sollicite l'administration pour qu'un local soit officiellement attribué aux exilés chiliens. Ils occupent pendant trois mois une petite pièce au 10 rue Saint-Marc, dans l'immeuble principal du journal, puis sont déplacés dans une dépendance, 6 rue du Faubourg-Poissonnière. Là, ils partagent un local – juste en face de ceux de l'*Humanité* – avec la coordination en France du Parti communiste chilien. Cet endroit deviendra un lieu de référence pour les exilés chiliens. Au début des années 80, la rédaction déménage dans un appartement où elle dispose d'une table, d'une chaise et d'une étagère, au milieu d'autres bureaux (Orellana, 2011a : en ligne).

La solidarité autour de la revue s'exprime aussi par l'enthousiasme des lecteurs. *Araucaria* comptait environ 1300 abonnés – des bibliothèques universitaires de différents pays (Etats-Unis, Canada, Australie, Nouvelle-Zélande pour les plus lointains), des particuliers anonymes, ainsi que des bienfaiteurs prestigieux (le peintre Roberto Matta, l'écrivain Julio Cortázar ou encore l'écrivain Garcia Márquez) – qui, en plus du règlement de l'abonnement, faisaient régulièrement d'importants dons⁸. Le reste des exemplaires était vendu lors des soirées de lancement de la revue et des différentes activités culturelles animées par les militants. A Paris, la revue jouit d'un nombre impressionnant de lecteurs : de nombreuses réunions ont lieu au Département d'Etudes Ibériques de la Sorbonne Nouvelle, à l'Institut des Hautes Etudes d'Amérique Latine, ou au théâtre Jean Louis Barrault. En juin 1983 a lieu le premier colloque sur la littérature chilienne de l'exil où Carlos Orellana présente une communication sur *Araucaria* (Orellana, 2011a : en ligne).

C'est donc sur un volontarisme et un engagement exemplaires et désintéressés des acteurs de la revue, liés au Parti communiste, que se fonde en grande partie le succès d'*Araucaria*. C'est par ailleurs sa physionomie inédite qui assure l'accueil qui lui est fait.

⁸ D'après le témoignage de Marcos Suzarte.

3. Physionomie de la revue

3.1. Les revues de l'exil chilien

Pour comprendre la singularité de la revue *Araucaria* parmi les publications périodiques de l'exil chilien, il est nécessaire de faire un tour d'horizon de ces revues. Il n'existe pas de répertoire complet des revues chiliennes publiées en exil, et certaines d'entre elles ont disparu. Orellana, éditeur de la revue *Araucaria*, en propose un aperçu (Orellana, 2001 : en ligne) sur lequel nous nous appuyerons⁹.

Le contenu dominant de ces revues, surtout dans les années qui ont suivi le coup d'Etat, était d'ordre politique. De façon générale, la dénonciation des exactions de la dictature était un thème récurrent. La dimension politique est, par ailleurs, évidente dans les revues officielles de partis politiques en exil. Orellana cite le *Boletín del Exterior* ou *Boletín Rojo*, revue communiste éditée à Moscou, qui n'avait pas de périodicité régulière, mais qui parut sans interruption pendant 15 ans : ce qui fait d'elle la revue de l'exil chilien la plus pérenne. De nombreuses revues de filiation socialiste, de moindre diffusion et de plus courte durée, virent le jour en exil : *Pensamiento Socialista* en RFA, dirigée par Oscar Waiss ; *Socialismo Chileno* à Bruxelles, dirigée par Adonis Sepúlveda, Clodomiro Almeyda et Jorge Arrate ; ou encore *Cuadernos de Orientación Socialista* à Berlin-est dans les années 80. Orellana donne des exemples de revues de ligne similaire publiées au Mexique : *Izquierda Cristiana* dirigée par Luis Maira dans les années 80, *Boletín Informativo Exterior* publiée par le Mapu Ouvrier et Paysan¹⁰ dans la deuxième moitié des années 70 et *Convergencia* qui appelait à la rénovation socialiste.

D'autres revues, avec une conception politique de gauche, se sont différenciées en privilégiant l'information, l'analyse et le débat et en invitant des collaborateurs de diverses orientations. C'est le cas de *Plural* créée à Rotterdam en 1983 par Jorge Arrate, Jorge Tapia et Roberto Celedón, de *Boletín Internacional* et *Cuadernos del ESIN* publiées et financées par l'*Instituto para el Nuevo Chile*. Dans cette même veine, la revue *Chile-América* publiée pendant dix ans à Rome de septembre 1974 à octobre 1983, est dirigée par un comité composé de Bernardo Leighton, Julio Silva Solar, Esteban Tomic, José Antonio Viera-Gallo et Fernando Murillo. Ces publications périodiques témoignent aussi de la répartition géographique des exilés éparpillés dans toute l'Europe, et au-delà. Sans parler des très nombreuses publications en Amérique latine, on peut citer d'autres noms de revues, parfois simples bulletins d'information assez éphémères, publiées en Europe : *Selso* au Luxembourg, *UP informa* au Danemark, *Pacaypaya* en Angleterre, *Chile Democrático* en Italie, *Hombre y Cultura*, *Unidad* et *Compañero* au Canada.

⁹ Yvette Marcela García (2013 : 88-89) propose un tableau récapitulatif très complet de la presse chilienne dans le monde pendant la dictature.

¹⁰ Fraction du MAPU créée en 1973.

Dans le cas de la France, Orellana souligne l'importance du *Boletín del Comité Exterior de la Central única de Trabajadores*, parue en 1978 avec le soutien de la CGT à Saint-Denis. Importante par sa longévité d'une part – 20 numéros ont été publiés en France, après quoi elle est éditée à Berlin à partir de 1981 avec le soutien de la Fédération de Syndicats de la RDA jusqu'en 1988 –, et par sa portée culturelle d'autre part – son directeur Alberto Mansilla veillait à la présence dans chaque numéro d'un espace réservé aux thématiques culturelles. C'est, en effet, une autre caractéristique des publications de l'exil chilien : leur intérêt pour la culture et la création artistique. Ces revues culturelles, bien qu'orientées politiquement, accordaient une large place à la littérature, à la poésie, à la peinture ou encore à la musique. Certaines revues furent le réceptacle de la production littéraire chilienne sous la dictature. Il est curieux de remarquer que les publications, réalisées en France, concentrent un nombre élevé de revues artistiques, comme la revue *Canto Libre*. Publiée à Colombes entre 1975 et 1980, consacrée aux disciplines artistiques, elle proposait entre autres : essais, chroniques, interviews sur la musique ou la peinture. *El barco de papel* dédiée à la poésie, était dirigée au début des années 80 par un groupe de militants de la Gauche chrétienne. *Ventanal* et *La Porte des poètes*, revues culturelles bilingues sont, quant à elles, des exemples de l'intégration des exilés dans leur pays d'accueil (Prognon, 2008 : 211).

La France n'avait pas l'apanage des revues culturelles. Orellana mentionne *América Joven* à Amsterdam et la revue *Trilce*, publiée à Valdivia au Chili jusqu'en 1970, qui ressuscite en Roumanie en 1982 sous le nom de *LAR*. Le cas de *Literatura Chilena en el Exilio* est remarquable. Publiée à partir de 1977 à Los Angeles, dirigée par le romancier et essayiste Fernando Alegría et le poète David Valjalo, la revue change de nom, de directeur et de lieu à partir de 1985. On la retrouve à Madrid sous le nom de *Literatura Chilena. Creación y crítica*, jusqu'en 1989. C'est au total 50 numéros publiés en exil qui recueillent une large production poétique, narrative et d'essais de plus de 500 auteurs différents, essentiellement chiliens. Prognon cite d'autres exemples de revues culturelles publiées par les exilés chiliens, comme *El serucho*, *Emergencia*, *La Pomada*, *Incarri*, *Ojo de aguijón*, *Poesía por correspondencia*, *Le Cabuín*, *Chansonnier sauvage*, *Fosa Común*, *Revista iberoamericana*, *Co-textes* (Prognon, 2008 : 206).

La participation d'exilés chiliens dans les universités – dans les années 90, il y en avait encore une cinquantaine à des postes universitaires d'enseignement ou d'investigation (Orellana, 2011a, en ligne) – fut à l'origine d'autres publications périodiques. Ce fut le cas de *Ventanal*, publiée de 1980 à 1988 (14 numéros), avec le soutien du Département d'Etudes Hispaniques de l'Université de Perpignan, dirigée par Adriana Castillo et Pablo Berchenko.

Pendant les dix années qui ont suivi le coup d'Etat, ce sont plus de 200 revues qui ont été publiées par les chiliens en exil (Prognon, 2008 : 213). *Araucaria* concentre

en son sein des caractéristiques communes aux publications de l'exil chilien : elle laisse une grande place à l'expression artistique, et est politiquement marquée à gauche : relais des directions du PC chilien, espace de dénonciation des crimes de la dictature, elle permet aussi une réflexion sur l'action et l'histoire politiques chiliennes.

3.2. Une revue politique

La revue *Araucaria* a été fondée à l'initiative de la direction extérieure du Parti communiste chilien qui siégeait à Moscou. Il s'agissait d'une réaction face à une situation de crise. Durant l'année 1976, la politique répressive de la dictature s'était aggravée. La DINA, police secrète, procède à l'extermination systématique des communistes et des partis d'extrême gauche. Les directions successives du PC sont exterminées, le parti doit donc affronter la question de sa survie (Orellana, 2011a : en ligne). *Araucaria* est donc liée au Parti communiste dès sa naissance, puis aux exilés chiliens, communistes pour la plupart, qui la faisaient vivre. La revue n'avait pas, pourtant, pour but de livrer les positions officielles du parti : « Ce fut sans doute une publication à forte connotation politique, mais ce ne fut jamais ou presque une publication partisane » (Orellana, 2011a : en ligne). La revue, à l'image du PC chilien, avait d'ailleurs une position divergente vis-à-vis de la doctrine artistique du réalisme socialiste que recommandait l'Union Soviétique.

On y trouve, certes, systématiquement la dénonciation et la condamnation des exactions de la junte militaire – c'est le cas du texte de Sergio Vuskovic dans le n°2 sur le camp de concentration *Dawson*, ou le texte « Funeral vigilado » Sergio Villegas dans le n°3 qui fait le récit des funérailles de Pablo Neruda, première manifestation de résistance contre la dictature au Chili –, mais ceci était un point commun entre toutes les publications et tous les exilés. Par ailleurs, nombre d'articles aspiraient, non pas à diffuser une vision dogmatique, mais plutôt à promouvoir l'analyse critique et l'investigation de questions thématiquement situées « à gauche ». On peut à cet égard, citer l'essai « El Fascismo en la evolución política en Chile » d'Hemán Ramirez Necochea dans le premier numéro, ou encore : « Feudalismo o capitalismo en la historia colonial de América Latina » d'Alexis Guardia dans le n°4.

Araucaria s'inscrit, par ailleurs, dans le sillage des revues communistes chiliennes, qui ont toujours été tournées vers des préoccupations artistiques :

Le Parti Communiste chilien avait publié ou parrainé, en les soutenant financièrement, avant septembre 1973, de nombreuses revues dont un grand nombre se concentrait sur des thématiques culturelles. *Aurora*, *ProArte*, *Ultramar*, *La Gaceta de Chile*. *Araucaria* représentait, en ce sens, une suite logique de cet itinéraire [...] (Orellana, 2011a : en ligne).

La place de la culture dans la vision du Parti communiste chilien était, en effet, centrale :

Le Parti Communiste fut depuis toujours au Chili un ensemble qui ouvrit dans ses files un espace à l'activité culturelle. [...] la politique communiste fut toujours guidée par une vision qui se voulait totale : rien de ce qui a trait à la préoccupation et au travail des hommes ne lui était étranger. Le travail culturel et en son sein, principalement, le domaine relatif aux disciplines artistiques, a toujours eu une place importante dans le cadre général du travail partisan. [...] [le PC] apparut au Chili pendant des décennies comme une entité attirant à elle et inspirant de vastes et profondes préoccupations intellectuelles. Poètes, romanciers, peintres, musiciens, gens de théâtre, scientifiques, universitaires ont milité dans ses rangs, étaient des sympathisants ou reconnaissaient une certaine forme de proximité. Ce phénomène ne se limita pas au seul Chili, mais eut une portée mondiale, en particulier dans les pays latins européens, comme la France, l'Italie et l'Espagne (Orellana, 2011a : en ligne).

La proximité de certains intellectuels français, parmi lesquels André Breton, Louis Aragon, Paul Eluard, Jean-Paul Sartre, avec le Parti communiste (PCF) est connue, elle explique l'accueil et l'aide fournis par cette organisation aux exilés chiliens en général, à leurs productions artistiques et à la revue *Araucaria* en particulier.

3.3. Un contenu culturel : production artistique, analyse critique et investigation

La revue était organisée autour de différentes rubriques qui figuraient au gré des numéros : *Nuestro tiempo* – analyses sur l'actualité récente –, *Cartas de Chile* – nouvelles et témoignages venant du Chili –, *Exámenes* – essais théoriques sur des questions historiques, sociologiques, idéologiques –, *Temas, La historia vivida* – témoignages sur la vie sous la dictature –, *Capítulos de la cultura chilena* – essais et vulgarisation sur des questions culturelles et scientifiques –, *Conversaciones* – interviews à différentes personnalités –, *Textos* – production littéraire –, *Los libros* – critiques d'ouvrages –, *Crónica, Notas de lectura* – notes sur des ouvrages publiés portant sur le Chili, en espagnol ou en français –, *Notas de discos* – notes sur des parutions de disques de musiciens chiliens, *Tribuna, Humor*.

Pendant douze ans, la revue a rendu compte du parcours intellectuel de l'exilé et elle reflète ses différentes étapes et nuances. Dans un premier temps, l'exilé avait besoin d'évoquer, de se remémorer les circonstances de la prise de pouvoir des militaires. C'est ainsi que se développa le genre du témoignage qui n'avait jamais connu au Chili pareilles prolifération et diffusion. *Araucaria* offre un aperçu de cette production – déjà bien fournie en 1978 – tout en privilégiant des contributions qui ne se réduisent pas au pamphlet plaintif. « Lo que no puede olvidarse », paru dans le n° 13, est un recueil de témoignages de parents de détenus disparus. Ensuite, la condition de l'exilé est examinée comme un phénomène nouveau. Il est décrit et analysé par des

écrivains, des psychologues, des médecins. Les docteurs Katia Reszczynski, María Paz Rojas et Patricia Barceló écrivent, dans le n° 8, « Exilio. Estudio médico-político » ; dans le n°19, l'écrivain Antonio Skármeta publie « La nueva condición del escritor en el exilio ».

Par ailleurs, la revue offre un panorama de la création littéraire chilienne. On y trouve des textes de fiction inédits, des notes de lectures de publications récentes, ainsi que des œuvres d'art plastique. Une centaine d'artistes plasticiens chiliens – peintres, sculpteurs, dessinateurs, graveurs, photographes – collaborent avec la revue par le biais d'interviews – c'est le cas du peintre chilien Roberto Matta dans le premier numéro –, d'articles ou de reproductions de leurs œuvres. En effet, l'ensemble des couvertures des 48 numéros constitue à lui seul un catalogue de la production plastique chilienne de l'époque (voir Annexe).

3.4. Une revue chilienne pour les Chiliens

Un des partis pris de la revue est de privilégier les collaborateurs chiliens :

Ce fut également une revue chilienne. C'est-à-dire, une revue écrite principalement par des auteurs chiliens, pensée fondamentalement pour des lecteurs chiliens, et dont la préoccupation thématique dominante (et presque obsessionnelle) fut le Chili. Tout cela correspondait à un choix délibéré. [...] Qu'on le comprenne ou pas, on imposa définitivement le critère qui voulait que la revue (sauf exceptions qui confirment invariablement les règles) n'ouvrirait ses pages qu'à des chiliens et latino-américains, tout en privilégiant systématiquement les premiers (Orellana, 2011a : en ligne).

La revue se propose de donner aux Chiliens l'opportunité qu'offre la distance imposée par l'exil de « penser » le Chili et de se développer en tant que créateurs. Ce choix de privilégier les collaborateurs chiliens – sorte de discrimination positive – s'expliquait par l'urgence ressentie de donner un espace d'expression à un peuple muselé. Le Chili est donc le protagoniste et l'objet permanent de la revue, que les Chiliens avaient la charge de révéler. Il s'agissait de se concentrer sur les problèmes de la culture chilienne. Ainsi, la revue offre un large éventail de la production culturelle de cette époque, aussi bien à travers la publication d'œuvres de création – narration, poésie, théâtre, arts plastiques – que de travaux d'analyses et de critique.

Enfin, *Araucaria* est aussi une revue latino-américaine. La parenté latino-américaine y est clairement revendiquée. L'expérience du coup d'Etat pousse les exilés à prendre conscience du lien existant entre le destin du Chili et celui des autres pays latino-américains. La revue se propose d'œuvrer pour cette ouverture et offre ses pages aux contributeurs des pays voisins : Mario Benedetti écrit « Sobre el éxodo » dans le premier numéro, Gabriel García Márquez écrit « En Chile como en Chicago » dans le n°15. Les contributions écrites par des collaborateurs d'autres nationalités, ou

sur d'autres pays latino-américains poursuivaient le même objectif et visaient le même public : écrire pour les Chiliens, en vue de compléter leur apprentissage latino-américain (Orellana, 2011a : en ligne).

4. Conclusion

La revue *Araucaria*¹¹ représente un cas assez singulier parmi les revues de l'exil chilien. Revue exigeante, pluridisciplinaire, elle réussit à s'inscrire dans le temps et la fréquence. Ce périodique, au design élégant, a été cité en 1979 par le général Pinochet à la télévision pour dénoncer les prétendus fonds exorbitants dont jouissaient les marxistes à l'étranger (Orellana, 2011a : en ligne). La qualité de son contenu, le prestige de ses contributeurs contraste avec la pauvreté de moyens matériels dont elle disposait. Sa survie reposait essentiellement sur un réseau uni et efficace de collaborateurs solidaires. *Araucaria de Chile* présente un profil nomade : Orellana, son éditeur, était un guatémaltèque d'origine, chilien d'adoption. Elle accueillait des contributeurs bénévoles chiliens et latino-américains. La revue était éditée en France, publiée à Madrid, puis distribuée en Europe et en Amérique. Née en exil, elle ne survivra pas au retour de ses animateurs au pays natal, disparaissant à l'instar des conditions qui l'avaient générée¹².

Sans même lire les éditoriaux ou le contenu des différents numéros, le choix de la langue de publication en dit beaucoup sur les motivations de la revue, ainsi que sur le public visé. Cette revue, considérée comme une forme de résistance à l'exil, gérée par des exilés chiliens, s'adresse en espagnol aux compatriotes de l'extérieur et de l'intérieur. Elle contribuera à préserver leur santé mentale : « Les revues publiées par des chiliens en terre d'exil furent sans aucun doute un moyen d'expression et un exutoire fondamental pour eux, et elles ont reflété une culture nationale en exil. » (Orellana, 2001 : en ligne). L'écrit, favorisant une autoanalyse critique, fonctionne comme miroir cathartique de l'exilé. *Araucaria* a joué un rôle de garant de la mémoire, de la culture et du savoir de la diaspora chilienne en terre d'accueil. La communauté d'intellectuels, arrachée à sa terre natale, a trouvé dans l'écrit un territoire dont *Araucaria* a été la capitale. Dans cet article, nous avons proposé une première approche descriptive du fonctionnement et de la physionomie générale de la revue *Araucaria*, qui pourra être prolongée par des recherches comparatives avec la production périodique d'autres diasporas au XX^e siècle par exemple, ou par l'étude plus approfondie des contenus de la revue.

¹¹ Contrairement à la plupart des publications périodiques de l'exil chilien, il existe des collections complètes d'*Araucaria* à disposition (Orellana, 2001 : en ligne). La revue *Araucaria* est consultable en France à la bibliothèque du Musée national de l'histoire de l'Immigration depuis 2015 et à la bibliothèque de l'IHEAL, ainsi que dans trois bibliothèques aux Etats-Unis, et trois bibliothèques au Chili (Orellana, s. d. : en ligne).

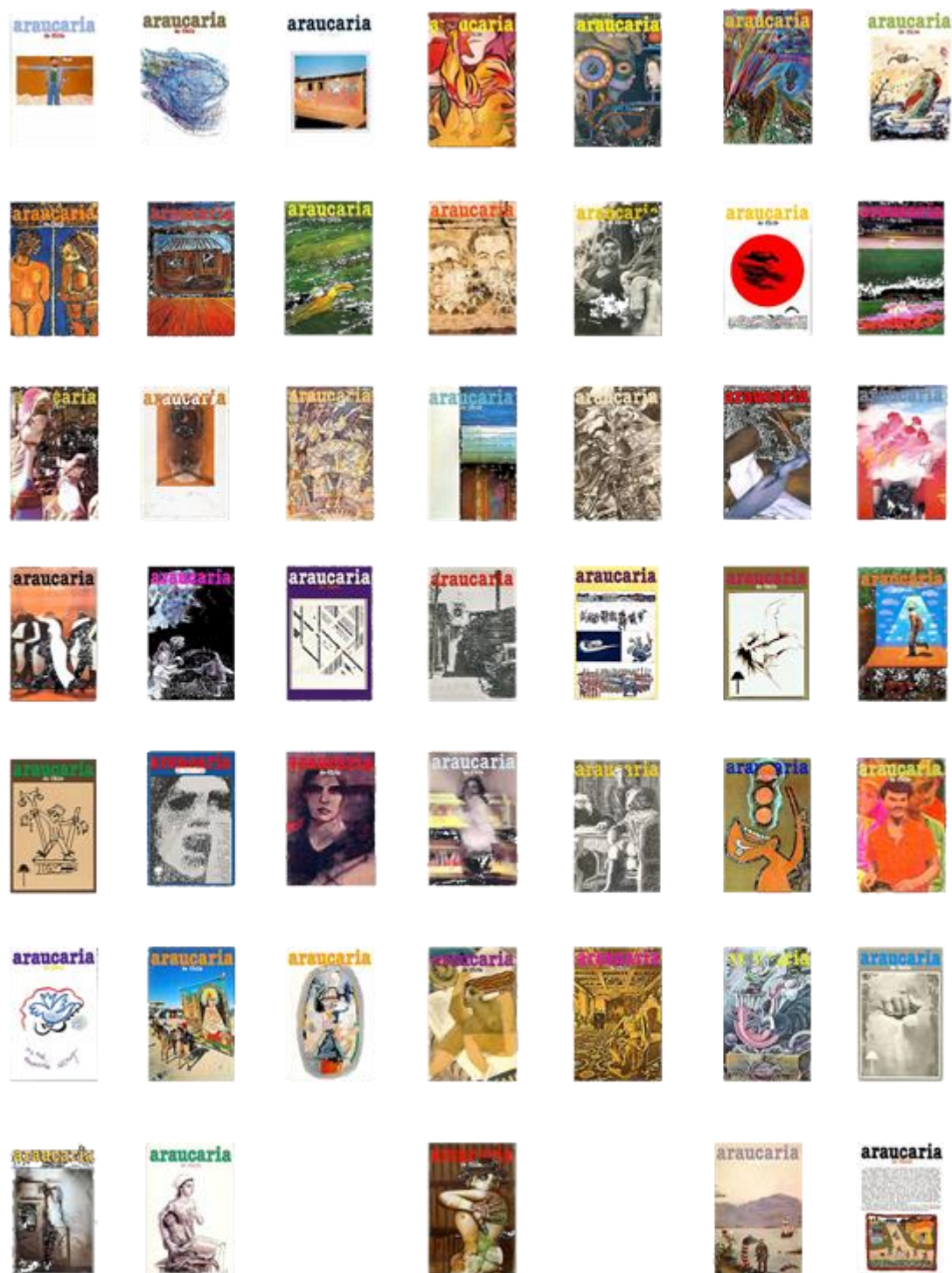
¹² En 2017, un numéro spécial de la revue est publié au Chili, comportant une sélection – réalisée par le journaliste et historien Mario Amorós – des articles les plus représentatifs des 48 numéros.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARAUCARIA (1978) : « Editorial ». *Araucaria de Chile*, 1, 5-7.
- BOLZMAN, Claudio (2002) : « De l'exil à la diaspora : l'exemple de la migration chilienne », *Autrepart*, 22/2, 91-107. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-autrepart-2002-2-page-91.htm> ; 1/09/2018.
- CORVALÁN, Luis (2003) : *El Gobierno de Salvador Allende*. Santiago du Chili, LOM Ediciones.
- GAILLARD, Anne-Marie (1997) : *Exils et retours. Itinéraires chiliens*. Paris, L'Harmattan.
- GARCÍA, Yvette Marcela (2013) : « El trabajo militante del exilio chileno en Francia: Contextualización, descripción, micro-medios de comunicación y sus impactos », *Revista izquierda*, 17, 81-92.
- ORELLANA, Carlos (2001) : « Revista a las revistas chilenas del exilio ». *Chile : Breve Imaginería política, 1970-1973*. Document en ligne : <http://www.abacq.net/imagineria/revistas.htm> ; 29/10/2018.
- ORELLANA, Carlos (2011a) : « Una revista llamada Araucaria », chap. 8, *Penúltimo informe. Memoria de un exilio*. Édition électronique Abacq.net. Document en ligne : <http://www.abacq.net/orellana> ; 5/09/2018.
- ORELLANA, Carlos (2011b) : *Informe final. Memorias de un editor*. Édition électronique Abacq.net. Document en ligne : <http://www.abacq.net/orellana> ; 5/08/2018.
- ORELLANA, Fernando (2000-2014) : « Revista Araucaria de Chile ». *Chile : Breve Imaginería política, 1970-1973*. Document en ligne : <http://www.abacq.net/imagineria/arauca0.htm> ; 29/10/2018.
- PROGNON Nicolas (2008) : « La culture chilienne en exil en France : une forme de résistance à la junte (1973- 1994) », *Pandora*, 8, 205-219.
- PROGNON, Nicolas (2011) : « L'exil chilien en France du coup d'état à l'acceptation de l'exil : entre violences et migrations », *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM*, 21. Disponible en ligne : <https://journals.openedition.org/alhim/3833> ; 15/10/2018].
- PROGNON, Nicolas (s. d.) : « Les exilés chiliens en France : approche sociologique », in *Musée de l'Histoire de l'Immigration*. Document en ligne : <http://www.histoire-immigration.fr/dossiers-thematiques/caracteristiques-migratoires-selon-les-pays-d-origine/les-exiles-chiliens-en> ; 15/09/2018].
- Programa de la Unidad Popular* (s. d.) : *Chile : Breve Imaginería política, 1970-1973*. [Consultation en ligne : <http://www.abacq.net/imagineria/frame5b.htm#07> ; 29/10/2018].
- RÍO-DONOSO, Luis del (1996) : *Les micro-médias imprimés : recherches sur la micropresse pendant la résistance chilienne 1973-1989*. Thèse de doctorat sous la direction de Marie-Danielle Demélas. Paris, Université de Paris 3 Sorbonne Nouvelle.

ANNEXE

Couvertures des 47 numéros de la revue *Araucaria de Chile* [avec l'aimable autorisation des ayant-droits].



Para citar este artículo / Pour citer cet article :

CARIZ, Mélina (2019): «La presse de l'exil chilien : l'exemple de la revue *Araucaria de Chile* (1978-1989)». *Çédille, revista de estudios franceses*, 16 [Monografías 9: Diana Cooper-Richet, ed., *Regards croisés sur la presse francophone en Espagne et la presse hispanophone en France (XVIII-XX^e siècles)*], 131-152. DOI: <https://doi.org/10.25145/j.cedille.2019.17.16.12>.